

« Un regard qui fait confiance au jeune »

Enfant « turbulent » du Val-d'Oise, Philippe Thos a grandi dans la « confiance » et découvre la foi par le scoutisme. À 45 ans, ce père de huit enfants est aujourd'hui commissaire des Scouts d'Europe pour le Val-d'Oise, la Seine-Saint-Denis et la Picardie

C'est un moment qu'il n'oubliera peut-être jamais. Même si, par pudeur, il contient une émotion profonde. Dans le petit bureau – un peu – à l'abri de la vie très animée de sa maisonnée à Écouen (Val-d'Oise), Philippe Thos, 45 ans, père de huit enfants, se souvient du garçon de 14 ans qui s'est entendu dire pour la première fois : « C'est toi qui vas être chef. » « À partir de ce moment-là, raconte-t-il, je me suis dit : "Il faut que je change. Je ne peux plus faire n'importe quoi." »

« Confiar une responsabilité à un jeune de 14 ans, ça fait grandir. » Philippe Thos peut en témoigner. Issu d'une famille populaire bretonne arrivée, comme beaucoup d'autres, en région parisienne dans les années 1960, il est né à Saint-Denis, avant d'habiter une cité de Villepinte, puis de Sarcelles, où il arrive à 11 ans. « On n'était pas spécialement pratiquants, et on ne connaissait pas les Scouts d'Europe. De mon côté, j'étais très turbulent, très difficile, je ne faisais rien à l'école et j'aimais la bagarre, raconte-t-il. Un jour mes parents se sont dit : "Il faut faire quelque chose." En bas de la cité, il y avait des Guides d'Europe. Et je me suis retrouvé dans la troupe de Scouts d'Europe de Garges-lès-Gonesse/Sarcelles. Cela a tout de suite collé : tout l'apprentissage passait par le jeu. Mes parents de-

mandaient aux chefs : "Alors, comment ça se passe ?" Quand ils répondaient : "Bien", ils s'étonnaient : "Ah, ce n'est pas le même, alors !" »

Philippe Thos n'est pas, soudain, devenu « un ange ». « Mais ce qui m'a fait du bien, c'est la rencontre d'adultes bien dans leurs baskets, et un cadre de confiance. Cela m'a d'ailleurs donné confiance, moi, d'avoir été choisi, quand on m'a demandé d'être chef de patrouille... Et petit à petit, j'ai commencé à changer à l'extérieur. Pas seulement aux scouts. » C'est là aussi que l'enfant turbulent découvre le Christ. « Et pour un adolescent, l'apport de la foi c'est extraordinaire », juge-t-il, estimant que l'école scoutie apprend un « regard chrétien sur la vie ». Par le jeu, par les engagements, par la promesse et par la messe aussi, les scouts apprennent « des choses qui se trouvent dans l'Évangile ». Et de sourire : « Chaque paroisse devrait avoir une troupe scoutie ! »

Le scoutisme, c'est une dette, pour Philippe Thos. D'ailleurs, il ne l'a jamais vraiment quitté. « J'ai tellement reçu de jeunes adultes qui m'ont apporté une ligne de conduite, un certain exemple... J'ai voulu à mon tour faire quelque chose pour les suivants », reconnaît-il. D'abord équipier-pilote, puis assistant chef de troupe, puis chef de troupe. Et à 45 ans, ce père de huit enfants – de 21 ans à 16 mois, ils sont tous scouts, sauf le petit dernier... – est commissaire de la province Pays-de-France des Guides et Scouts d'Europe, qui couvre la région Picardie, les départements du Val-d'Oise et de Seine-Saint-Denis.

Entre-temps, Philippe Thos a fondé des unités scouties dans le Val-d'Oise. À Montmorency, par exemple, quand il avait 20 ans, et où « on est passé de cinq scouts à cinq patrouilles ». Mais « pas toujours dans des endroits faciles ». À Luzarches, « c'était plus compliqué, plus difficile, mais ça m'a

appris beaucoup ». Puis à Écouen, où il habite désormais. La dernière création en date a eu lieu, cette rentrée, à Deuil-la-Barre. C'est que, pour Philippe Thos, il y a urgence. « Il y a un enjeu missionnaire pour les scouts aujourd'hui, explique-t-il. Le scoutisme ne convient certes pas à tous, mais on se doit de le proposer au maximum de jeunes. De Versailles à Saint-Denis. Il ne faut pas penser que c'est réservé à une catégorie. Mais pour ça, est-ce qu'on se pose les bonnes questions ? Est-ce qu'on ne fait pas un scoutisme un peu trop confortable ? »

« Il y a un enjeu missionnaire pour les scouts aujourd'hui. Le scoutisme ne convient certes pas à tous, mais on se doit de le proposer au maximum de jeunes. De Versailles à Saint-Denis. Mais pour ça, est-ce qu'on se pose les bonnes questions ? Est-ce qu'on ne fait pas un scoutisme un peu trop confortable ? »

Et de se référer à l'histoire : « Le scoutisme a toujours cherché à répondre aux problèmes des jeunes. Si Baden-Powell venait, qu'est-ce qu'il en penserait ? On peut se satisfaire d'avoir des effectifs qui augmentent un tout petit peu, oui peut-être », glisse-t-il en faisant un peu la moue. « Mais, bon, quand on voit le nombre de jeunes qui n'ont même pas entendu parler du scoutisme, parce que, tout simplement, on n'est pas allé vers eux... », regrette-t-il, en pensant à tous ceux qui, comme lui il y a quelques décennies, pourraient tirer profit d'une telle expérience.

Trop frileux, le scoutisme aujourd'hui ? « Il y a la peur de l'inconnu : il faut former les jeunes chefs à aller là où il y a des problèmes. Et puis, c'est difficile de sortir d'une situation de confort. Mais lancer une troupe scoutie dans les quartiers difficiles, c'est dix fois plus passionnant ! » Et de surcroît lé-

gitime : « Le scoutisme, c'est un regard qui fait confiance au jeune, alors qu'aujourd'hui on dit : "Il n'est pas capable", et on ne lui propose rien. »

Lui qui a été pompier de Paris, qui a travaillé dans une librairie religieuse, puis a été ajusteur-mécanicien avant d'être aujourd'hui chef des ventes dans un groupe de produits d'entretien, estime que l'expérience scoutie peut aussi porter ses fruits dans un contexte professionnel : « Je crois que ça donne un certain sens du service. Un scout est prêt à rendre service.

Peut-être plus que d'autres... Mais chrétien ne veut pas dire crétin : "Scout toujours prêt", certes. Mais pas prêt à faire n'importe quoi », sourit-il.

L'expérience est si forte qu'il en reste toujours quelque chose. Philippe Thos se souvient « d'un copain scout » avec qui il allait « en skate au local en bas de la cité de Sarcelles ». Il avait fait seulement deux années de scoutisme et puis avait dû partir à cause de problèmes familiaux. « On n'avait plus eu de nouvelles. Et puis, à 35 ans, il nous a rappelés, nous, ses anciens copains scouts, et nous a dit qu'il avait perdu sa mère et sa sœur et que les deux années de scoutisme avaient été les meilleurs moments de sa vie, raconte-t-il, visiblement ému. Alors, jamais je ne dirai : deux années de scoutisme, ça ne sert à rien ! »

Pierre Schmidt

« Les scouts ne sont pas des rêveurs »

Commercial de 27 ans et accompagnateur pédagogique au sein des Scouts et Guides de France, Olivier Robberechts est scout depuis l'âge de 8 ans. À ses yeux, le scoutisme permet de faire l'apprentissage des responsabilités

Scout un jour, scout toujours. Depuis l'âge de 8 ans, Olivier Robberechts n'a pas connu d'année sans scoutisme. « Sauf un an, quand je suis parti au Maroc pour finir mes études », précise ce jeune commercial de 27 ans, au sein du groupe Air liquide. « Vivre un engagement en dehors de ma vie professionnelle, c'est important pour mon équilibre. Je pense que j'aurai toujours une vie associative, aux scouts ou ailleurs. »

Aujourd'hui, son engagement auprès des scouts lui prend deux soirs par semaine. Plus de nombreux week-ends dans l'année. Mais Olivier Robberechts ne compte pas vraiment. Fils d'anciens scouts, il est entré chez les louteveteux à 8 ans, via sa paroisse. Scout, pionnier, il est ensuite devenu chef scout (branche des 11-14 ans). Désormais « accompagnateur pédagogique », il anime une équipe de 10 bénévoles qui épaulent les 300 chefs des 7^e, 14^e et 15^e arrondissements de Paris. Toutes unités confondues, les Scouts et Guides de France y accueillent environ 2 100 garçons et filles. « On aide les chefs au quotidien dans l'organisation, la pédagogie, on donne des coups de main pour l'animation, y compris spirituelle », explique-t-il. De février à mai, le gros du

travail consiste à les accompagner dans la préparation du camp d'été. On organise également des week-ends, des sorties : l'an dernier, on a par exemple réalisé un « défi vélo » pour les pionniers et caravelles (14-17 ans). Et puis dans l'année on rencontre les chefs par tranche d'âge, on discute avec eux de leurs attentes, de leurs besoins... Et on rend visite aux camps. »

Dans cet accompagnement, Olivier Robberechts peut transmettre un peu de son expérience du scoutisme, qui l'a « tout de suite séduit ». « Les veillées, les feux de bois,

« Je retrouve des traits communs chez ceux qui ont fait du scoutisme : il y a un optimisme, une envie de faire des choses, une conscience que grâce à leur action, ils peuvent, à leur manière et à leur échelle, rendre le monde meilleur. »

la vie en équipe, le jeu, un groupe d'amis qui se construit, l'opportunité de construire des projets, les messes en plein air, le fait qu'on nous parle de Dieu d'une manière différente... On parlait de la réalité scoutie, de ce qu'on vivait et on voyait ce que ça nous apprenait de la relation à Dieu. On pouvait le relier à une parole biblique et l'amener à la prière. C'est une manière qui peut toucher un public large, constate-t-il. Durant un camp, chacun peut s'exprimer, s'interroger et avancer à son rythme dans son cheminement spirituel. »

De ces années-là en tout cas, Olivier Robberechts garde des amitiés fortes. « Partager les bons moments et les moments compliqués, ça tisse des liens qui sont encore très présents », explique-t-il. Et crée un certain état d'esprit commun. « Pas dans le sens

sectaire évidemment, souligne-t-il, mais c'est vrai que je retrouve des traits communs chez ceux qui ont fait du scoutisme : il y a un optimisme, une envie de faire des choses, une conscience que grâce à leur action, ils peuvent, à leur manière et à leur échelle, rendre le monde meilleur. Ils n'ont pas les bras baissés, ils se positionnent dans les enjeux du monde d'aujourd'hui comme la paix, la justice sociale, l'environnement. Et bien souvent ils s'engagent par ailleurs dans des mouvements associatifs. Les scouts ne sont pas des rêveurs, mais des gens concrets. »

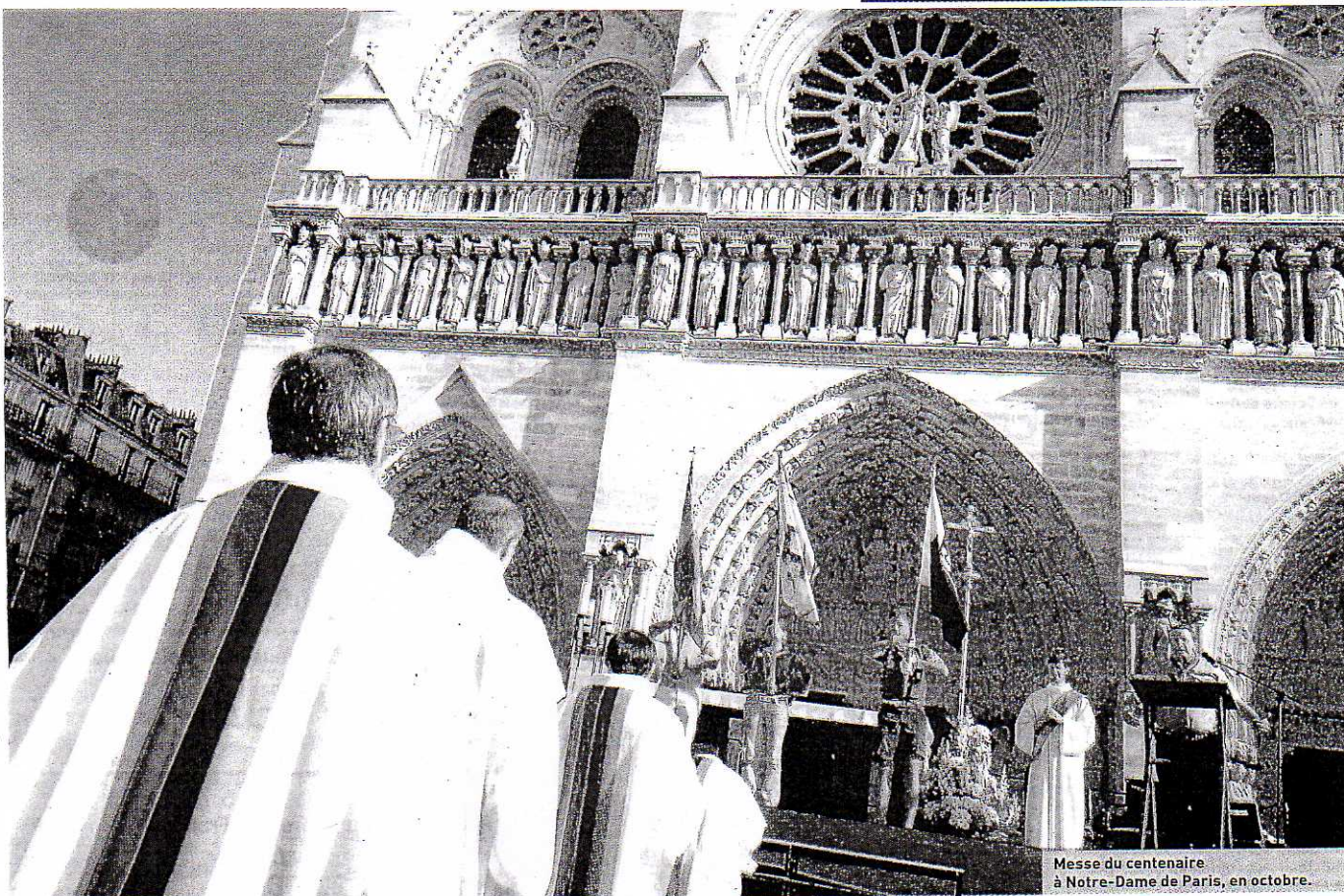
Aux yeux d'Olivier Robberechts, le mouvement permet également de faire l'apprentissage des responsabilités. « Et quand on fait l'expérience d'être chef scout, on acquiert un sens de l'organisation, on fait l'expérience d'un leadership. Dans la vie professionnelle, cette expérience pousse à prendre des responsabilités. » Et de rappeler le slogan de la campagne de communication des Scouts et Guides de France : « Intégrez la plus belle école de management. » Qui pour lui n'est pas qu'un slogan : « Être chef scout, c'est formateur. À 18 ans, il n'y a pas beaucoup de lieux où on est considéré entièrement comme un adulte. Aux scouts si. On fait ce pari, et ça aide à grandir. »

Cette expérience qui l'a tant marquée, Olivier Robberechts en est convaincu, il n'y a pas de limite d'âge pour la vivre. La

preuve : 30 % des chefs scouts n'ont jamais été scouts. « Quand j'en parle autour de moi aujourd'hui, je vois des amis qui n'ont jamais été scouts et qui sont tentés de devenir chef. Je leur propose de faire un camp et en général... ça marche plutôt bien ! », sourit-il. Le chef scout n'est ni un animateur, ni un éducateur. C'est plutôt le « grand frère idéal » : un adulte qui sait jouer, qui ne se prend pas toujours au sérieux mais qui sait aussi fixer des limites. « C'est précieux pour un jeune. »

Au final, la proposition scoutie est assez simple, constate-t-il : « Elle consiste à faire passer le maximum de choses par le jeu et la vie en équipe. » Le scoutisme, simple... et moderne donc ! Malgré le « décalage qui existe entre la culture actuelle du zapping et celle d'un engagement scout », précise-t-il. En témoigne son indéfectible succès. « La vie en camp a plusieurs attraits : la vie en équipe où ils peuvent être autrement qu'à l'école et en famille, la découverte et le goût de la nature. Moi par exemple, ça m'a permis de comprendre la nature, et de l'habiter de manière respectueuse. » Avec le recul, la promesse lui apparaît également comme un des points forts du scoutisme, « un moment dont on se rappelle tout le temps. Il n'y a pas beaucoup d'endroits où on demande à un jeune son avis, ses convictions, et où on lui donne l'occasion de les dire aux autres. Cela ne veut pas dire qu'on ne fera pas d'entorses... Il y a toujours une tension entre notre engagement et la réalité de ce que l'on est. Mais c'est également un moment important dans la vie d'un chrétien parce que cette promesse, on la vit devant Dieu. Pour moi, cela a vraiment été un moment précieux. »

P.S.



Messe du centenaire à Notre-Dame de Paris, en octobre.

Pour grandir dans la relation à Dieu

Méthode pédagogique visant au développement intégral des jeunes, le scoutisme n'oublie pas la dimension spirituelle

Forcément catholique, le scoutisme? En France, entre Scouts et Guides de France, Guides et Scouts d'Europe, et Scouts unitaires de France, les mouvements catholiques rassemblent plus de 100 000 jeunes, soit plus des trois quarts des scouts français. Mais on compte aussi 2 000 éclaireurs protestants, 4 000 scouts israéliens, 2 000 scouts musulmans... Une répartition reflétant très globalement l'histoire religieuse du pays, et conforme à la volonté de Robert Baden-Powell: le fondateur du scoutisme voulait un mouvement qui prenne largement en compte la dimension spirituelle des jeunes. «On m'a demandé de décrire plus complètement ce que j'avais à l'esprit en ce qui concerne la religion, quand j'ai fondé le scoutisme et le guidisme. La question qu'on m'a posée était: "En quoi la religion y entre-t-elle?", disait-il en 1926 à des responsables scouts réunis à High Leigh, en Angleterre. Eh bien, ma réponse est la suivante: elle n'y entre pas du tout. Elle est déjà là. Elle est le facteur fondamental, sous-jacent, du scoutisme et du guidisme.» «L'intuition profonde de Baden-Powell était de situer l'espace de la relation à Dieu au cœur même de la proposition scout», explique le P. Jean-Marie Mallet-Guy, aumônier général des Scouts et

Guides de France. «Il n'y a pas de séparation entre la vie scout et la vie spirituelle», déclare de son côté le P. Pierre Cabarat, aumônier national des Scouts unitaires de France (SUF). *La vie spirituelle va unifier l'ensemble des activités, à tous les âges.* Selon les pays et les mouvements, la vie spirituelle prend plus ou moins de place dans le scoutisme. En France, chaque mouvement catholique de scoutisme va d'ailleurs organiser cette relation à Dieu selon sa spécificité propre, mais toujours en lien avec l'Église de France. «Durant de nombreuses années, la tradition du mouvement était de déléguer totalement la responsabilité de l'éducation spirituelle à des confessions religieuses associées. Les ministres de ces confessions étaient alors chargés d'éduquer les jeunes selon la religion de chacun. La partie religieuse du programme venait en plus des activités scouts», rappelle ainsi Eduardo Missoni, secrétaire général de l'Organisation mondiale du mouvement scout (OMMS), lors d'un colloque organisé en mars dernier au Conseil économique et social pour le centenaire du mouvement. Le nouveau programme éducatif mondial de l'OMMS souhaite aujourd'hui revenir à l'intuition originelle de Baden-Powell. «Le scoutisme, c'est une méthode et un esprit: s'il n'est pas nourri d'une référence religieuse qui donne sens à la dimension spirituelle de la proposition éducative, celle-ci a du mal à prendre toute sa consistance et toute sa richesse», renchérit le P. Mallet-Guy, pour

qui le scoutisme est non seulement spirituel, mais religieux. Certes, Baden-Powell – lui-même anglican – n'a jamais voulu rattacher le scoutisme à une confession particulière: cet officier, qui avait servi à travers tout l'Empire britannique, avait conscience de la diversité religieuse de celui-ci. «Le scoutisme n'est pas interconfessionnel, mais pluriconfessionnel», précise le P. Mallet-Guy qui insiste

«Le scoutisme, c'est une méthode et un esprit: s'il n'est pas nourri d'une référence religieuse qui donne sens à la dimension spirituelle de la proposition éducative, celle-ci a du mal à prendre toute sa consistance et toute sa richesse.»

sur une dimension essentielle du scoutisme: la fraternité. «C'est ce qui a beaucoup rapproché Baden-Powell et le P. Sevin, fondateur du scoutisme catholique, poursuit-il. Ils se comprenaient sur deux fondamentaux: la dimension internationale et la fraternité.» Parce que chaque religion est à même de se déployer dans le scoutisme et que, selon la loi scout, «le scout est l'ami de tous et le frère de tout autre scout», la différence religieuse entre scouts n'est donc pas un lieu de conflit, mais de paix. «C'est quelque chose de très fort dans tous les grands rassemblements», témoigne le P. Mallet-Guy. Cofondateur des Scouts de France, le P. Jacques Sevin, jésuite, fut le père du scoutisme catholique. «C'est lui qui a "inculturé" le

scoutisme de Baden-Powell dans la proposition catholique et dans la symbolique biblique», résume le P. Mallet-Guy. Invention de la prière scout (écrite dès 1917 et inspirée de saint Ignace de Loyola) et de la croix scout, adaptation de la loi scout et de la plupart des textes fondateurs...: le P. Sevin va nourrir l'alliance de l'Évangile et du scoutisme d'une spiritualité particulière.

«Le scoutisme est une pédagogie active par l'exemple», résume le P. Philippe Caill, conseiller religieux des Guides et Scouts d'Europe. «Et par rapport à d'autres structures, reconnaît-il, c'est un atout, alors que nous sommes à l'âge le plus difficile pour parler de la relation à Dieu.» Ici, la pédagogie scout, avec la dimension du jeu et de la vie fraternelle, devient en effet un élément moteur, car elle permet de faire passer l'expérience chrétienne de la parole aux actes. «Entre 13 et 16 ans, c'est l'âge où l'on devient étanche aux discours, mais où l'on est prêt à suivre quelqu'un, pourvu que ce soit quelqu'un de valeur», continue le P. Caill. Les jeunes font confiance à leur chef de patrouille et, dans cette relation de confiance, l'aîné peut faire vivre un

témoignage de foi. Car, s'il est vrai dans sa relation à Dieu, les jeunes vont vite sentir qu'il se vit quelque chose.» «Le vrai responsable de l'animation spirituelle, c'est le chef», résume d'un trait le P. Cabarat, aux SUF, qui déploie beaucoup d'énergie pour former les chefs à la dimension spirituelle de leur service. Ce qui ne veut pas dire que le rôle de l'aumônier est oublié. «Mais, plutôt que celui qui anime – ce qui est le rôle du chef de groupe –, il est celui qui accompagne et relie à la communauté chrétienne locale», estime le P. Mallet-Guy, qui vient de rédiger un ouvrage sur la proposition de foi chez les Scouts et Guides de France (1). «Pour Mgr Hervé Renaudin, ancien aumônier des SUF devenu évêque de Pontoise, mort en 2003, le scoutisme était le lieu par excellence de la collaboration entre prêtres et laïcs», rappelle le P. Caill, frappé par la modernité du scoutisme en la matière: «Bien avant Vatican II, il a mis en avant le rôle du laïc qui met en œuvre sa vocation de baptisé dans l'éducation des jeunes.» Bien sûr, le scoutisme ne prétend remplacer ni la famille ni la catéchèse. Mais, pour le P. Caill, «même si la formule peut paraître désuète, le fait que les chefs et cheftaines ont "charge d'âmes" est quelque chose de très important pour eux.»

NICOLAS SENÈZE

(1) Naître à la Parole. La Proposition de foi chez les Scouts et Guides de France, Presses d'Île-de-France, 144 p., 18 €.